

Tim JACKSON

PROSPÉRITÉ **SANS** CROISSANCE

Les fondations pour
l'économie de demain

Préface de Patrick Viveret

2^e édition

Prospérité
sans **croissance**

L'humanité entre dans une nouvelle phase de son évolution, dans laquelle elle est amenée à reconsidérer les aspects économiques, environnementaux et sociaux du développement. Le développement durable doit reposer, à quelque échelon que ce soit (États, entreprises, citoyens, ...), sur des réponses adaptées à tous les défis posés par l'articulation de ces trois dimensions.

Les titres de la collection **Planète enjeu** viennent alimenter le débat économique, social et politique autour de ces préoccupations liées au développement durable.

Cette collection a l'ambition de publier des ouvrages de réflexion, apportant un regard novateur. Son champ est largement ouvert à toutes les disciplines des sciences humaines.

Laurent **Baechler**

L'accès à l'eau. Enjeu majeur du développement durable

Edward B. **Barbier**

Un new deal écologique mondial. Repenser la reprise économique

Michael **Carolan**

Cheaponomics. Le coût élevé des produits bon marché

Cheryl **Desha** - Karlson **Hargroves** - Michael **Smith** - Peter **Stasinopoulos** - Ernst von **Weizsäcker**

Facteur 5. Comment transformer l'économie en rendant les ressources cinq fois plus productives

John **Houghton**

Le réchauffement climatique. Un état des lieux complet

Tim **Jackson**

Prospérité sans croissance. La transition vers une économie durable

David J.C. **MacKay**

L'énergie durable. Pas que du vent !

Peter **Newell** – Matthew **Paterson**

Climat et capitalisme. Réchauffement climatique et transformation de l'économie mondiale

Elinor **Ostrom**

Gouvernance des biens communs. Pour une nouvelle approche des ressources naturelles

Charles S. **Pearson**

Économie et défis du réchauffement climatique

Prosperité sans croissance

Les fondations
pour l'économie de demain

Tim **Jackson**

Préface de Patrick **Viveret**
Traduction d'André **Verkaeren**

2^e édition

Ouvrage original :

Prosperity without Growth

Foundations for the economy of tomorrow

© Tim Jackson, 2017

All Rights reserved

Authorised translation from the English language edition published by

Routledge, a member of the Taylor and Francis Group.

First published by Earthscan in the UK and USA in 2009

Pour toute information sur notre fonds et les nouveautés dans votre domaine de spécialisation, consultez notre site web : www.deboecksuperieur.com

© De Boeck Supérieur s.a., 2017
Rue du Bosquet, 7 – B-1348 Louvain-la-Neuve
Pour la traduction en langue française

2^e édition

Tous droits réservés pour tous pays.

Il est interdit, sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, de reproduire (notamment par photocopie) partiellement ou totalement le présent ouvrage, de le stocker dans une banque de données ou de le communiquer au public, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit.

Imprimé aux Pays-Bas

Dépôt légal :

Bibliothèque nationale, Paris : août 2017

Bibliothèque royale de Belgique, Bruxelles : 2017/13647/003

ISSN 2032-7048

ISBN 978-2-8073-0160-3

Prospérité sans croissance

Que peut signifier la prospérité dans un monde soumis à des limites environnementales et sociales ?

La publication de *Prospérité sans croissance* a marqué une étape cruciale dans le débat sur le développement durable. Tim Jackson n'a pas hésité à remettre durement et ouvertement en cause l'objectif suprême des économistes comme des décideurs politiques, c'est-à-dire la poursuite permanente d'une croissance économique exponentielle. Ses découvertes ont suscité la controverse, inspiré des débats et favorisé une nouvelle vague de recherches s'appuyant sur ses arguments et ses conclusions.

Cette édition substantiellement revue et réécrite met à jour cet argumentaire, tout en s'appuyant largement sur lui. Tim Jackson apporte la démonstration que la mise en place d'une économie « post-croissance » est une tâche à la fois précise, définissable et chargée de sens. Il en décrit les différentes dimensions – la nature de l'entreprise, la qualité de nos vies professionnelles, la structure de l'investissement et le rôle de la masse monétaire – à partir de principes clairs. Il nous montre comment transformer l'économie de demain pour protéger l'emploi, faciliter l'investissement social, réduire les inégalités et obtenir la stabilité écologique et financière.

Sept ans après sa première publication, *Prospérité sans croissance* n'est plus un scénario radical chuchoté par quelques marginaux, mais une vision incontournable du progrès social dans le monde de l'après-crise. Donner une forme concrète à cette vision est la tâche la plus urgente de notre époque.

Tim Jackson est professeur de développement durable à l'université du Surrey, au Royaume-Uni, et directeur du Centre for the Understanding of Sustainable Prosperity (CUSP). Pendant sept ans, il a été commissaire à l'économie de la Commission pour le développement durable du Royaume-Uni, une fonction dont la première édition de ce livre fut le couronnement. En 2016, Tim Jackson a été Hillary Laureate pour son leadership international exceptionnel. Outre ses travaux scientifiques, c'est également un scénariste primé, notamment pour ses nombreuses émissions de radio conçues pour la BBC.

Hommages à la deuxième édition de *Prospérité sans croissance*

« Améliorer un classique n'est pas une sinécure, mais Tim Jackson y est parvenu... un ouvrage rédigé en termes clairs et qui forme un trait d'union entre vision morale et théorie économique cohérente. »

Herman Daly, auteur de *Steady-State Economics*

« Je me souviens avec précision de l'endroit où je me trouvais quand j'ai entamé la lecture de *Prospérité sans croissance*. Ce livre pourfend les vociférations intellectuelles avec clarté, courage... et espoir. »

Naomi Klein, auteure de *This Changes Everything : Capitalism vs. The Climate*

« *Prospérité sans croissance* de Tim Jackson systématise et donne forme concrète à un projet essentiel que peu pensaient possible dans la pratique : retrouver le rêve d'une prospérité partagée et du développement humain en le découplant du train fou de la croissance. Une lecture incontournable pour ceux qui refusent de succomber au charme d'un avenir marqué au sceau de la dystopie. »

Yanis Varoufakis, professeur d'économie, université d'Athènes

« Une dissertation qui compte parmi les plus importantes de notre génération ; un texte visionnaire et réaliste, ancré dans des recherches minutieuses et décrivant des objectifs difficiles, mais à notre portée. Un livre qui nous donne ce dont nous avons tant besoin : une solution alternative à la passivité, à l'égoïsme court-termiste et au cynisme. »

Dr Rowan Williams, 104^e archevêque de Canterbury, Royaume-Uni

« Cette remise en cause du paradigme économique dominant, basé sur la croissance, nous confronte à un dilemme inéluctable : comment concilier "nos aspirations à une bonne vie et les limites et contraintes imposées par une planète finie". Sa critique réfléchie et judicieuse est enrichie par un aperçu crédible des mesures à prendre pour atteindre cet objectif. Une contribution des plus précieuses sur la réflexion à nourrir par rapport à des préoccupations urgentes, que nul ne peut ignorer. »

Noam Chomsky, professeur émérite de linguistique, MIT, États-Unis

« Alors qu'une bonne partie du monde est frappée par la tourmente, préconiser davantage de croissance économique est la solution de confort de tous les responsables politiques. Mais Tim Jackson exhorte ces politiques à se détourner de cette

solution, à repenser notre dépendance permanente à la croissance économique et à nous préparer à un monde où cette croissance n'est plus viable, parce que son coût écologique excède massivement ses avantages. *Prospérité sans croissance* est et reste le livre le plus important qui s'attaque à ce défi, le plus important de notre époque. »

Jonathon Porritt, directeur et fondateur
du Forum for the Future

« Tim Jackson est à la pointe de cette vérité évidente : la croissance du PIB n'est pas nécessaire pour améliorer le bien-être dans le monde riche. L'intervention des gouvernements peut produire le résultat souhaité, c'est-à-dire le plein-emploi, la réduction des inégalités et une baisse des émissions de gaz à effet de serre. »

Jørgen Randers, auteur de *2052 : A Global
Forecast for the Next Forty Years*

« Tim Jackson a procédé à une mise à jour percutante de son livre et approfondi considérablement ses arguments. Cette édition profondément remaniée décrit avec plus de clarté que jamais les éléments d'une pensée économique nouvelle et différente – au service des gens, de la planète et de la prospérité. Aucun autre auteur n'expose avec plus de brio pourquoi et comment nous devons tirer un trait sur la croissance et passer à autre chose. »

Caroline Lucas, députée de la circonscription
de Brighton Pavilion

Hommages à la première édition de *Prospérité sans croissance*

« Audacieux et provocateur. »

The New York Times

« Un des ouvrages d'économie écologique les plus exceptionnels parus ces dernières années. »

Le Monde

« Un des meilleurs livres de 2009. »

Financial Times

« Une nouvelle dynamique prend forme et ce livre, magnifiquement écrit, doit être la première étape de tous ceux qui sont à la recherche d'un manifeste...

Si vous êtes en quête d'une vision du monde pour la décennie à venir et au-delà, ce livre pourrait bien être celui qui laissera en vous la marque la plus profonde. »

The Guardian

« En ce monde d'inégalités criantes et de ressources limitées, Tim Jackson pose des questions fondamentales : qu'est-ce vraiment que la prospérité et comment investir non seulement dans les biens matériels, mais aussi les uns dans les autres ? Sa contribution à ce débat est extraordinairement intelligente et inventive. »

Dr Rowan Williams, ancien archevêque de Canterbury

« La question de savoir si les progressistes devraient se détourner de la croissance ou continuer de prendre sa défense n'a pas encore trouvé sa résolution. Par contre, ceux qui voudraient court-circuiter ce débat en congédiant la décroissance en raison de son utopisme se trouvent désormais face à la tâche difficile de réfuter cet ouvrage impressionnant. Je suis impatient de découvrir les prolongements qu'en livrera Tim Jackson. »

David Choat, *Policy Progress blog*

« Sur une planète dont les ressources sont finies, la croissance perpétuelle est non seulement impossible, mais aussi dangereuse pour la survie des générations actuelles et futures. J'invite chacun, avec instance, à lire l'ouvrage brillant et visionnaire de Tim Jackson. Il nous propose une critique détaillée du paradigme économique en vigueur et soumet des propositions convaincantes pour une prospérité partagée et durable. »

Bianca Jagger, fondatrice et présidente,
Bianca Jagger Human Rights Foundation

« En plein marasme économique, Tim Jackson nous livre l'ouvrage le plus important qu'il était possible d'écrire maintenant. »

James Gustave Speth,
auteur de *The Bridge at the Edge of the World*

« Ce livre pourrait bien devenir aussi important pour le développement durable que le rapport Brundtland. »

Paul-Marie Boulanger,
directeur de l'Institut pour le développement durable (IDD)

« L'humanité peut prospérer sans croissance. Tel est le thème incroyablement rassérénant et passionnant de *Prospérité sans croissance*. En fait, il n'y a plus aucune autre issue pour nous. »

Dr Robert Goodland, ancien conseiller
auprès du Groupe de la Banque mondiale

« Le livre de Tim Jackson est une refonte pure et simple du programme des sociétés occidentales. »

Bernie Bulkin, ancien chef de l'équipe scientifique, BP

« La recherche de pointe de Tim Jackson a déjà commencé à redéfinir le débat sur la voie à suivre pour garantir un avenir placé sous le signe du bien-être, pour les êtres humains comme pour la planète. À lire absolument. »

Juliet Schor, auteure de *Plénitude :
The New Economics of True Wealth*

« La meilleure explication sur la crise financière et l'état de la société qu'il m'a été donné de lire depuis longtemps... Le plus beau, c'est que le changement à opérer nous rendra plus heureux. »

Clare Short, secrétaire d'État britannique
au développement international, 1997-2003

« La croissance zéro est non seulement nécessaire, mais aussi inévitable. Elle remplacera l'égoïsme du capitalisme. Dans cette analyse brillante, Tim Jackson met à nu un système en crise et nous éclaire sur la marche à suivre. »

Oliver James, auteur de *Affluenza*

« Un ouvrage crucial, précieux et qui arrive à point nommé. Il mérite de toucher un public aussi large que possible. Bien plus qu'une dissertation brillante sur les difficultés inhérentes à la mise en place d'une économie authentiquement durable, ce livre est aussi une contribution essentielle au débat que nous devons mener d'urgence sur la nature de la bonne vie et de la bonne société. »

Colin Campbell, professeur émérite de sociologie,
université de York

« Provoque une pensée officielle sur l'impensable. Un accomplissement en soi ! »

Herman Daly, auteur de *Steady-State Economics*

« Pourquoi l'arrêt de la croissance est impensable, alors même qu'elle nous tue ? Tim Jackson s'attaque courageusement à ce paradoxe structurel qui alimente cette folie et expose, dans ce livre lucide, convaincant et merveilleusement lisible, quelques solutions pour commencer à sortir de cette voie rapide vers l'autodestruction. À ne pas rater ! »

Dianne Dumanoski,
auteure de *The End of the Long Summer*

« Tim Jackson dénonce l'hypocrisie et les vœux pieux officiels et nous place face à ce que nous avons refusé d'admettre : nous ne pouvons pas simultanément conserver notre planète dans un état habitable et poursuivre une croissance économique sans fin. En cette époque où toutes les idéologies ont été mises en échec, ce livre pose les fondations de la seule philosophie politique viable pour le ^{xxi}^e siècle. »

Clive Hamilton, auteur de *Growth Fetish*

« La croissance sans fin sur une planète finie ou la récession sans fin qui répand la misère, deux scénarios inenvisageables. Voici quelques interventions très incisives qui permettraient d'obtenir des résultats réalistes et, espérons-le, encourageants ! »

Bill McKibben, auteur de *Deep Economy*

« *Prospérité sans croissance* dit tout ce qu'il faut dire : le propos est informatif, clair, inspirant, critique et constructif. L'auteur part de l'économie perturbée, intenable et insatisfaisante d'aujourd'hui et met en avant un ensemble cohérent de suggestions pour une économie durable et des vies épanouies. »

Richard Norgaard, université de Californie, Berkeley

« Le livre de Tim Jackson est une puissante remise en cause intellectuelle d'une orthodoxie économique qui a perdu tout contact avec le monde réel, celui des limites physiques, du réchauffement de la planète et de l'épuisement des réserves pétrolières. Un propos rigoureux, honnête et optimiste, au pouvoir rafraîchissant. »

Ann Pettifor, auteure de *Just Money*

« Quand il est question de résoudre la tension entre l'environnement et l'économie, le mot d'ordre devrait être "moins, c'est plus". Si vous voulez découvrir comment nous pourrions tous être en meilleure santé, plus riches et beaucoup plus sages, alors lisez ce livre. »

Molly Scott Cato, députée

« Nous vivons dans un monde fini, mais nos besoins sont infinis. Les besoins humains, la commodité politique et l'inertie intellectuelle dépassent les limites de la planète. Tim Jackson avance en posant quelques panneaux indiquant la voie vers un avenir plus durable. »

Camilla Toulmin

« Une des analyses les plus brillantes dont j'ai pris connaissance. Un chef-d'œuvre parfaitement réfléchi, orienté vers l'action, qui pose un œil alerte sur les moyens de surmonter les obstacles qui nous attendent. »

Arnold Tukker, professeur d'écologie industrielle, université de Leiden

« Il est facile de se plaindre du caractère insoutenable de l'économie de croissance. Réimaginer l'économie, mais sur l'autre versant, est une autre paire de manches. Le plus difficile est de décrire en détail la transition, le passage qui mène de la croissance à l'état stationnaire sans casser l'économie. C'est le chaînon manquant. Tim Jackson s'est engouffré dans cette brèche avec témérité en nous proposant un livre clair, équilibré et loin de tout parti pris politique... *Prosperité sans croissance* est forcément un des livres les plus importants de cette année. »

Jeremy Williams, *Make Wealth History*

« [Tim Jackson] nous a rendu un immense service en traduisant le débat dans un langage concret et compréhensible... Ce livre sera largement lu et constitue un élément de poids en vue d'exposer de façon pratique bon nombre de nos préoccupations et de nos idées au grand public. »

Ecological Economics

« L'analyse de Tim Jackson est véritablement unique en ceci qu'elle démêle les interdépendances entre la logique économique de la production, la logique sociale de la consommation et la position conflictuelle de l'État, qui maintient en mouvement la machinerie intenable de la croissance. Jackson aborde également la problématique depuis une perspective originale qui identifie des points d'appui pour le changement et renferme la promesse d'une efficacité ultérieure. Je n'ai pas rencontré d'analyse aussi brillante et judicieuse depuis les travaux novateurs de Donella et Dennis Meadows, ainsi que d'Herman Daly. »

Journal of Industrial Ecology

« *Prosperité sans croissance* a eu l'honneur d'entrer dans ma liste des livres que j'ai lu deux fois... il se lit comme un roman... Finalement, j'ai demandé à ma femme, Angie, de le lire et de le résumer pour moi. Sa conclusion ? "C'est un bon livre qui changera ta vie. Lis-le". »

Vinod Bhatia, JIE

« J'ai trouvé ce livre formidable. L'écriture de Tim Jackson est lucide et bien structurée. Il a le don de formuler ses phrases avec grand à-propos. »

Bryan Walker, *Hot Topic*

« [Un] texte révolutionnaire... dont l'heure a sonné. »

George Monbiot, *The Guardian*

*Cette édition est dédiée à Zac, Tilly et Lissy,
en reconnaissance des périodes où ce livre m'a maintenu éloigné
de vous et dans l'espoir qu'il puisse un jour vous nourrir.*

« Maintenant, ce monde est le vôtre. Faites bon usage du temps. Participez
à quelque chose de bien. Laissez quelque chose de bien derrière vous. »

The Eagles (*Long Road out of Eden*, 2007)

Remerciements

Je souhaite témoigner mon immense reconnaissance à l'endroit des nombreuses personnes qui m'ont généreusement aidé et soutenu au cours de la rédaction de ce livre, dans sa première comme dans sa deuxième édition.

L'idée de ce livre est apparue pour la première fois au cours d'une conversation avec Jonathon Porritt, qui a assumé dix années durant la présidence de la Commission pour le développement durable (Sustainable Development Commission, SDC). Peu après, en 2004, j'ai été moi-même désigné commissaire à l'économie auprès de la SDC et Jonathon et moi nous sommes mis autour d'une table pour discuter du rôle qui serait le mien au sein de la commission.

Nous nous sommes rencontrés dans un café de Westminster, à la hâte, entre une kyrielle d'autres engagements. Notre rencontre a été très brève, à peine une vingtaine de minutes, mais elle n'en a pas moins été décisive sur le cours de mes travaux pendant près d'une décennie. Le soutien de Jonathon pour un rapport qui remettrait en question les fondements du paradigme économique dominant a été immédiat et inébranlable. Aujourd'hui encore, je continue de bénéficier de son savoir et de son expérience.

L'esprit de camaraderie qui a régné avec mes collègues de la Commission m'a également été d'une grande aide, tant pendant la rédaction qu'après la publication. Les commissaires et les membres du secrétariat ont généreusement donné de leur temps. Ils assistaient aux ateliers, soumettaient des commentaires critiques et révisaient pour moi les ébauches du texte. Victor Anderson, Jan Bebbington, Bernie Bulkin, Lindsey Colbourne, Anna Coote, Peter Davies, Stewart Davis, Sue Dibb, Sara Eppel, Ian Fenn, Ann Finlayson, Tess Gill, Alan Knight, Tim Lang, Andrew Lee, Andy Long, Alice Owen, Elke Pirgmaier, Alison Pridmore, Anne Power, Hugh Raven, Tim O'Riordan, Rhian Thomas, Jacopo Torriti, Joe Turrent, Kay West et Becky Willis, toutes ces personnes ont été une source permanente d'encouragements et de conseils.

Je me dois aussi d'adresser des remerciements tout particuliers à celles et ceux qui ont directement contribué à une série d'ateliers sur

la prospérité organisés par la Commission entre novembre 2007 et avril 2008, et notamment aux personnes suivantes, contributeurs inclus : Simone d'Alessandro, Frederic Boudier, Madeleine Bunting, Herman Daly, Arik Dondi, Paul Ekins, Tim Kasser, Miriam Kennet, Guy Liu, Tommaso Luzzati, Jesse Norman, Avner Offer, John O'Neill, Tom Prugh, Hilde Rapp, Jonathan Rutherford, Jill Rutter, Zia Sardar, Kate Soper, Steve Sorrell, Nick Spencer, Derek Wall, David Woodward et Dimitri Zenghelis.

La thèse de cet ouvrage a été incommensurablement informée par les chaleureuses collaborations que j'ai pu entretenir au cours des dix dernières années avec de nombreux amis et collègues du monde universitaire. J'ai notamment eu le privilège de mener trois collaborations de recherche au sein de l'université du Surrey durant la progression des travaux. Le Research Group on Lifestyles, Values and the Environment (RESOLVE), le Sustainable Lifestyles Research Group (SLRG) et, plus récemment, le Centre for the Understanding of Sustainable Prosperity (CUSP) m'ont doté des fondements intellectuels qui ont très largement forgé ma compréhension des choses.

J'adresse mes remerciements personnels aux nombreux collègues de l'université du Surrey et d'ailleurs qui ont participé et soutenu ces projets. Alison Armstrong, Tracey Bedford, Kate Burningham, Phil Catney, Mona Chitnis, Ian Christie, Alexia Coke, Geoff Cooper, Will Davies, Rachael Durrant, Andy Dobson, Angela Druckman, Birgitta Gatersleben, Bronwyn Hayward, Lester Hunt, Aled Jones, Chris Kukla, Matt Leach, Fergus Lyon, Scott Milne, Jacob Mulugetta, Kate Oakley, Ronan Palmer, Debbie Roy, Adrian Smith, Steve Sorrell, Andy Stirling, Sue Venn, David Uzzell, Bas Verplanken et Rebecca White comptent parmi celles et ceux avec qui non seulement je partageais un programme commun, mais aussi un lien intellectuel qui s'est invariablement révélé ouvert et fécond, même quand des désaccords se faisaient jour sur l'un ou l'autre point.

Notre collaboration en matière de recherche n'aurait pas été possible sans l'aide infatigable et si aimable de nos diverses équipes de soutien : Wendy Day, Marilyn Ellis, Claire Livingstone et Moira Foster méritent toutes d'être mentionnées. Mes remerciements particuliers vont à Gemma Birkett pour son rôle de premier plan dans la gestion d'un calendrier parfois impossible à organiser, et pour le calme dont elle ne s'est jamais départie, y compris face à de tempétueuses humeurs.

Après la première édition, j'ai reçu tant de marques de soutien d'un si grand nombre de collègues et d'amis qu'il me serait impossible de tous les mentionner. Des personnes m'ont contacté depuis les lieux les plus improbables et la chaleur de leur accueil demeure pour moi une source d'inspiration cruciale, grâce à laquelle je reste capable de placer mon travail en perspective. Toutes sortes de gens m'ont écrit : un directeur d'hospice pour tracer un parallèle entre ma critique du consumérisme et les difficultés des personnes qui entraient dans son institution, une sœur augustine qui m'a fait part des vues de Thomas d'Aquin sur le bien commun, un professeur d'économie pour me remercier d'avoir brisé

un tabou qu'il n'avait jamais compris, une grand-mère qui, dès 1960, élevait ses enfants en leur apprenant à vivre « légèrement » sur terre, des écoliers et des étudiants qui m'ont invité à donner des conférences, ou encore des gestionnaires de fonds disposés à écouter et à changer. Ces réponses personnelles m'ont sans doute touché davantage que les milliers de pages que des universitaires ont consacrées à l'analyse et à la critique des limites du « découplage ».

Je m'en voudrais de ne pas mentionner les noms de ceux dont la contribution intellectuelle a été indispensable pendant les six années qui ont suivi la parution de la première édition. Parmi celles et ceux avec qui j'ai partagé des idées, des plateformes et du temps figurent Charlie Arden-Clarke, Alan Atkinson, Mike Barry, Nathalie Bennet, Catherine Cameron, Isabelle Cassiers, Bob Costanza, Ben Dyson, Ottmar Edenhofer, Marina Fischer-Kowalski, Duncan Forbes, John Fullerton, Ralf Fücks, Connie Hedegaard, Colin Hines, Andrew Jackson, Giorgos Kallis, Astrid Kann Rasmussen, Roman Krznaric, Satish Kumar, Michael Kumhof, Christin Lahr, Philippe Lamberts, Anthony Leiserowitz, Caroline Lucas, Joan Martinez-Alier, Jacqueline McGlade, Dennis Meadows, Dominique Meda, Peter Michaelis, Meinhard Miegel, Ed Milliband, Frances O'Grady, Kate Power, Fabienne Pierre, Paul Raskin, Kate Raworth, Bill Rees, Johan Rockström, François Schneider, Petra Pinzler, Juliet Schor, Thomas Sedlacek, Gerhardt Schick, Gus Speth, Achim Steiner, Pavan Sukhdev, Any Sulistyowati, Adair Turner, Barbara Unmüßig, Adam Wakeling, Joan Walley, Steve Waygood, Ernst von Weizsäcker, Anders Wijkman et Rowan Williams. Il va sans dire que leurs opinions et les miennes n'ont pas toujours été dans la même direction. Mais leur passion intellectuelle a été une telle source d'inspiration que toutes ces personnes méritent mes remerciements les plus sincères.

Ma reconnaissance va à Tommy Wiedmann, Tomas Marques, Neeyati Patel, Janet Salem, Heinz Schandl et leurs collègues du CSIRO, du SERI et du PNUE pour leur généreuse contribution à mon chapitre révisé sur le découplage. Il est intéressant de constater combien les tenants et aboutissants de ce débat ont évolué durant les dix dernières années.

Si je repense à la difficulté qu'il y avait à réunir des données utiles sur les empreintes matérielles il y a de cela seulement sept ou huit ans, je ne puis que me réjouir des avancées obtenues entre-temps, grâce à un programme de recherche internationale des plus précieux. De nos jours, les arguments sur le rôle des échanges commerciaux dans l'obscurcissement de la dépendance aux ressources des pays riches sont largement acceptés, et notamment grâce à ces travaux.

J'exprime également ma reconnaissance toute personnelle à Peter Victor, dont le compagnonnage intellectuel a été un ingrédient vital de ma propre évolution ces sept dernières années et une source d'inspiration pour cette deuxième édition. Si Peter et moi avons pu accorder nos violons sur une vision de la macro-économie « post-croissance », nous le devons au fait qu'il avait pris part à mes tout premiers travaux pour la SDC. Mais nos nombreux autres centres d'intérêt communs sont, eux, comme une cerise sur le gâteau. Je remercie aussi l'épouse

de Peter, Maria Paez Victor, qui n'a toléré nos longues conversations que pour mieux les interrompre par ses critiques délicieusement incisives du capitalisme occidental.

J'ai eu la chance non pas de travailler avec une seule, mais trois équipes éditoriales distinctes durant la rédaction de *Prospérité sans croissance* : tout d'abord avec Kay West, Rhian Thomas et Andy Long, de la SDC ; ensuite avec Jonathan Sinclair-Wilson, Camille Bramall, Gudrun Freese, Alison Kuznets et Veruschka Selbach chez Earthscan ; enfin avec Neil Boon, Andy Humphries, Cathy Hurren, Rob Langham, Laura Johnson, Umar Masood, Adele Parker et Nikky Twyford chez Routledge. Je les remercie tous sincèrement pour leur expertise, leur goût du détail et leur patiente compréhension.

Enfin, je voudrais exprimer toute ma gratitude à ma compagne Linda, dont le soutien personnel et professionnel m'a beaucoup aidé à surmonter les défis inattendus des dernières années. Je lui suis surtout reconnaissant pour le plaisir commun que nous prenons dans le simple fait de marcher, le long de rivières, dans les forêts, par monts et par vaux. Comme Satish Kumar me l'a un jour indiqué (je pense qu'il a pêché ce propos dans Nietzsche), les meilleures pensées sont celles qui surviennent pendant la marche.

Préface à l'édition française de Patrick Viveret

La nouvelle édition du livre *Prospérité sans croissance* de Tim Jackson est particulièrement bienvenue. D'abord, parce que depuis sa première parution, les travaux scientifiques les plus rigoureux ont en évidence à quel point la démesure des modes de production et de consommation de nos économies pouvait conduire à des effondrements systémiques de la civilisation thermo-industrielle¹. Cette lucidité nous est donc nécessaire face aux logiques de déni ou au discours encore dominant répété inlassablement par la classe dominante : croissance, compétitivité, emploi ! En fait, tous les éléments de connaissance dont nous disposons mettent en évidence l'insoutenabilité écologique, sociale et, le grand public occidental l'a appris en 2008, financière du modèle dominant actuel.

Mais la critique de notre forme de croissance ne suffit pas. Pour aller vers cette post-croissance qu'évoque à juste titre Tim Jackson dans son livre célèbre, je reviens brièvement à l'occasion de cette préface sur l'un des points importants qu'évoque Tim Jackson dans l'édition anglaise de 2016 : le lien entre la notion de « prospérité sans croissance » et l'approche des courants du bien vivre, du « *buen vivir* ». Ce point est en effet crucial à mes yeux. J'avais commencé à l'aborder à l'occasion de mon rapport au gouvernement français sur une autre approche de la richesse en 2002². Il est plus essentiel encore désormais et je suis heureux de voir que Tim Jackson adopte sur ce point important une approche comparable.

Il nous faut en effet comprendre que l'une des causes majeures de la démesure, qui conduit ensuite à l'emballement boulimique de la croissance matérielle, est liée aux coûts – et aux coups ! – du mal-être, du mal de vivre et de la maltraitance dans nos sociétés obsédées par la compétition et la rentabilité monétaire.

Le lien entre démesure et mal de vivre est évident sur le plan personnel. Quand une personne est boulimique, alcoolique ou toxicomane, c'est un indicateur important de mal-être. Si l'on veut se convaincre que ce lien existe également sur le plan sociétal, il suffit de lire les rapports mondiaux sur le développement humain du PNUD³. On y lit, par exemple, que les dépenses annuelles de drogue et de

toxicomanie représentent dix fois les sommes qui permettraient d'éradiquer les causes principales de la misère (faim, accès à l'eau potable, aux soins de base, à un logement minimal) et les budgets militaires, vingt fois. C'est donc bien une économie mondiale du mal-être et de la maltraitance qui génère une telle démesure. Quant à la publicité que l'on peut caractériser aussi comme un élément central de cette économie du mal-être et du mal de vivre, puisqu'elle ne cesse de nous vanter sous forme de promesse de beauté, de bonheur et... d'amour ce que le système dominant détruit en permanence, elle représente aussi plus de dix fois ces mêmes sommes qui pourraient être consacrées à la lutte pour les besoins vitaux de l'humanité.

Le sens d'une espérance pour l'avenir (étymologie de prospérité), comme le rappelle justement Tim Jackson, consiste donc à construire une alternative en plaçant comme perspective positive une stratégie de prévention si possible, de résilience si nécessaire, face aux fractures écologiques, sociales et démocratiques (cf. le Brexit, l'élection de Trump, la montée des courants autoritaires et les replis identitaires dans le monde) induites par le système dominant. C'est ce que le forum social mondial de Belem en 2009 avait caractérisé comme l'enjeu de sociétés du « *buen vivir* ».

Mais comment placer le *buen vivir*, le bien-vivre, au cœur de stratégies de transformation, tant personnelles que sociétales, quand l'heure semble être au repli identitaire et aux logiques de peur ? Je répondrai, comme Matthieu Ricard, qu'il est trop tard pour être pessimiste ! La montée des périls, qu'ils soient écologiques, sociétaux, politiques, etc., nous fait d'autant plus obligation de mobiliser les forces de vie, l'Eros, face aux logiques mortifères de Thanatos. C'est ce que j'appelle la nécessité d'une « stratégie érotique mondiale » ! Nous sommes en effet entrés dans l'une de ces périodes critiques de l'histoire de l'humanité, où le pire semble à nouveau possible. Quel pire ? Celui de la combinaison de catastrophes financières, écologiques, sociales, politiques qui finissent par déboucher à nouveau sur l'emballement des pulsions mortifères et *in fine* sur des logiques de guerre.

Pourtant, si nous résistons à cet emballement, à ce que Wilhelm Reich nommait dans son analyse de la psychopathologie du fascisme « la peste émotionnelle », nous voyons qu'à condition d'être dans la pleine lucidité sur les grands basculements dans lesquels nous sommes déjà entrés, nous pouvons aussi identifier un chemin vers le meilleur. Ce chemin, c'est celui que nous nommons, dans le réseau international des Dialogues en humanité, celui de « la pleine humanité ». Pleine humanité au sens quantitatif, c'est-à-dire la possibilité pour tous les êtres humains de sortir de la misère en traitant la question des besoins de base que sont l'alimentation, l'accès à l'eau, aux soins de base, et à un logement décent. Et pleine humanité aussi au sens qualitatif, c'est-à-dire la possibilité pour tout être humain de ne pas se cantonner à des logiques de survie, mais à vivre pleinement sa vie, à développer ce qu'Amartya Sen, le prix Nobel indien d'économie, appelle les *capabilities*, les potentialités créatrices.

Nous avons donc ici une première clef qui lie l'enjeu du *buen vivir*, d'une économie, d'une écologie et d'une politique du bien-vivre comme alternatives aux coûts démentiels d'une économie mondiale du mal-être et de la maltraitance.

L'enjeu quantitatif de la pleine humanité nous renvoie donc bien à la question du bien-vivre.

Quant à l'enjeu qualitatif, il nous est visible si nous regardons avec d'autres lunettes deux problèmes majeurs que sont la fin des temps de forte croissance et celui du chômage. Car ce qui est en cause, c'est la forme dominante de croissance et d'emploi principalement orientés vers une forme de croissance matérielle et des emplois marchands. Or, sur ce point, il est vrai que nous sommes confrontés à une saturation de cette forme de croissance et à un chômage de masse accru par la révolution numérique qui détruit plus d'emplois qu'elle n'en crée. Mais cela signifie aussi qu'une énorme partie de l'énergie humaine employée pendant des millénaires à de simples stratégies de survie, puis de croissance purement matérielle, sont désormais disponibles pour des formes plus hautes de créativité et de réalisation des potentialités artistiques, culturelles, spirituelles des êtres humains. Ce que la philosophe Hannah Arendt nommait « le passage de la logique du travail à celle de l'œuvre » est désormais possible. Comme l'est ce que l'économiste John Stuart Mill entrevoyait déjà à travers ce qu'il appelait un « état stationnaire » de la croissance matérielle, permettant de dégager du temps et de l'énergie pour d'autres formes de progrès que strictement matériels. Ce que Pierre Teilhard de Chardin anticipait avec son concept révolutionnaire de « noosphère » est désormais présent à travers la révolution des technologies de l'information et de la communication.

Oui, l'humanité est devenue un « réseau pensant » et elle peut employer la forme supérieure de son énergie, son énergie amoureuse et spirituelle, à d'autres activités qu'une croissance matérielle purement marchande. Cela suppose de travailler à un nouveau pacte social fondé sur des « politiques de temps de vie », depuis l'accompagnement de la naissance jusqu'à celui de la mort, et qui cesse de raisonner sur les petits temps dits d'activité au sens économique et statistique du terme qui représentent moins de 15 % du temps total de nos vies. Cela suppose de revisiter la notion de « métier » dont le sens originel est celui d'un « ministère mystérieux » (métier est la contraction de ministère et de mystère) qui renvoie donc à des projets de vie et pas seulement à des jobs. Cela exige aussi que des formes de rémunération et de protection sociale ne soient pas réduites à des activités marchandes et que l'on explore les voies d'un revenu d'existence et de la reconnaissance que nombre de contributions sociales ne sont pas marchandes, à commencer par les activités bénévoles qui représentent une masse totale de contributions aussi importante, voire davantage, que les activités marchandes.

Vaste et ambitieux chantier s'il en est, mais qui peut donner à l'humanité sa perspective positive celle qui, évitant tout à la fois la sortie de route ou de grandes régressions, la mettra sur le chemin de sa pleine humanisation. En finir avec ce gâchis d'humanité, ces « Mozart qu'on assassine » – pour reprendre la belle formule de Saint-Exupéry – passer de la logique de survie à celle de la pleine

vie, du *buen vivir*, de la vie intense, donc notre capacité tant personnelle que collective à vivre intensément, en pleine présence et donc « à la bonne heure » notre voyage de vie et à traiter les autres, non comme des rivaux menaçants, mais comme des compagnons de route en humanité, tel est l'enjeu !

Tel est donc, à mes yeux, cet enjeu majeur auquel concourt avec bonheur cette nouvelle édition de « Prospérité sans croissance » de Tim Jackson.

Patrick VIVERET⁴

NOTES

- 1 Voir, en particulier, pour le public francophone, la synthèse importante réalisée par Pablo Sevigne et Raphaël Stivens dans « Comment tout peut s'effondrer ? ».
- 2 *Reconsidérer la richesse*, La Documentation française, <http://www.ladocumentationfrancaise.fr/var/storage/rapports-publics/024000191.pdf>
- 3 Et, singulièrement, celui de 1998 qui donne des ordres de grandeur saisissants confirmés depuis.
- 4 Patrick Viveret est auteur de deux rapports au gouvernement français. « *Évaluer les politiques et les actions publiques* », à la demande du Premier ministre Michel Rocard, et « *Reconsidérer la richesse* », sous le gouvernement de Lionel Jospin (<http://www.ladocumentationfrancaise.fr/var/storage/rapports-publics/024000191.pdf>). Magistrat honoraire à la Cour des comptes, il est cofondateur du réseau international des Dialogues en humanité.

Les limites à la croissance

*Ceux qui pensent que la croissance exponentielle
peut continuer à jamais dans un monde fini
sont soit des fous, soit des économistes.*
Kenneth Boulding, 1973¹

La prospérité est importante. Prospérer, c'est à la fois réussir dans la vie et se sentir bien dans sa vie. Prospérer veut aussi dire que les choses vont bien pour nous et pour ceux que nous aimons. « Comment ça va ? », demandons-nous à nos amis et à nos connaissances. Ces salutations quotidiennes ne sont jamais lancées à la légère. Elles révèlent une fascination pour le bien-être des autres. Tous les êtres humains partagent cette envie que tout aille bien.

La plupart du temps, ces « choses » qui sont censées aller bien restent d'ailleurs implicites. Instinctivement, nous répondons : « Ça va bien, merci, et toi ? » Nous répétons des répliques familières. Si l'interlocuteur pousse un peu plus loin, nous parlons de notre santé, de notre famille ou de notre travail. Souvent aussi, nous faisons étalage de notre réussite. Il peut nous arriver d'évoquer nos déceptions. De temps à autre, mais seulement aux amis qui ont notre confiance, nous nous risquons à dévoiler nos rêves et nos aspirations pour l'avenir.

Nous comprenons tous que ce « tout va bien » renferme un sentiment de continuité. Nous ne sommes pas enclins à penser que la vie va bien si nous avons la ferme conviction que le monde s'écroulera demain. « Ça va bien, merci, je remets mon dépôt de bilan ce matin. » Une telle réponse n'aurait pas de sens. L'avenir est important pour nous. Nous tendons naturellement à nous soucier de l'avenir.

Par ailleurs, nous sentons également que la prospérité individuelle est en quelque sorte entravée par la présence d'un fléau social. Que tout aille bien pour moi n'est qu'une piètre consolation si ma famille, mes amis et ma communauté se trouvent tous dans une situation désespérée. Ma prospérité et celle de mon entourage sont entrelacées, parfois inextricablement.

Au sens large, cette préoccupation partagée trouve sa traduction dans la notion de progrès humain. La prospérité évoque l'élimination de la faim et l'idée que tout le monde puisse avoir un toit, la fin de la pauvreté et de l'injustice, l'espoir d'un monde sûr et pacifique. Et si cette vision est importante, ce n'est pas uniquement pour des raisons altruistes, mais aussi parce qu'elle nous rassure généralement sur le sens de notre vie.

La possibilité du progrès social nourrit le sentiment rassurant que les choses s'améliorent – et si ce n'est pas toujours pour nous, au moins l'est-ce pour ceux qui viendront après nous. Une société meilleure pour nos enfants. Un monde plus juste, où les plus défavorisés pourront sortir de l'ornière. Si je ne peux pas croire cette perspective possible, alors que croire ? Quel sens donner à ma vie ?

Dans ce contexte, la prospérité est une vision partagée. Ses échos peuplent nos rituels quotidiens. Les réflexions que nous y consacrons informent les sphères politiques et sociales. L'espoir qu'elle suscite est au cœur de nos vies.

Fort bien. Mais comment faire pour atteindre la prospérité ? À défaut d'un moyen réaliste permettant de lui donner une forme concrète, elle reste illusoire. L'existence d'un mécanisme crédible et solide pour concrétiser le progrès est fondamentale. Et il n'est pas simplement question, à cet égard, de trouver la meilleure huile pour faire tourner notre moteur. La légitimité des moyens mis en œuvre pour vivre bien est un des éléments qui assurent la cohésion de la société. Quand nous perdons espoir, le sens collectif s'éteint. La moralité elle-même est menacée. Veiller au bon fonctionnement du mécanisme est donc crucial.

Or, nous ne parvenons pas à trouver la bonne recette. C'est un des messages clés de ce livre. Qu'il s'agisse de nos technologies, de notre économie ou de nos aspirations sociales, aucune de ces catégories n'est correctement orientée pour qu'il nous soit possible de garantir la prospérité.

La conception du progrès social qui nous meut – fondée sur l'élargissement permanent de nos besoins matériels – est fondamentalement intenable. Cet échec ne tient pas simplement à notre incapacité à réaliser des idéaux utopiques. C'est beaucoup plus élémentaire que cela. En recherchant la bonne vie aujourd'hui, nous érodons systématiquement les bases du bien-être de demain. En recherchant notre propre bien-être, nous sapons les possibilités des autres. Nous courons le danger réel de compromettre toute perspective de prospérité partagée et durable.

Mais cet ouvrage n'est pas une charge contre les échecs de la modernité, ni une plainte sur le caractère intenable de la condition humaine. De toute évidence, nos perspectives de prospérité durable se trouvent intégrées dans certains cadres. L'existence de limites écologiques aux activités humaines pourrait

être l'un d'entre eux, ainsi d'ailleurs que certains aspects de la nature humaine. La prise en compte de ces conditions préside très largement à l'esprit dans lequel nous avons mené nos investigations.

Ce livre se propose avant tout de rechercher des réponses viables au principal dilemme de notre temps : concilier notre aspiration à une bonne vie avec les contraintes d'une planète finie. L'analyse présentée dans les pages qui suivent se concentre sur la définition d'une notion crédible de ce que signifie l'épanouissement d'une société humaine dans ce contexte, et sur l'établissement d'une pensée économique crédible pour atteindre cet objectif.

Quand prospérité et croissance se confondent

Une question très simple réside au cœur de ce livre. À quoi peut ressembler la prospérité dans un monde fini, dont les ressources sont limitées et dont la population devrait dépasser dix milliards de personnes d'ici quelques décennies³ ? Avons-nous à disposition une vision acceptable de la prospérité, qui se prête à un tel monde ? Cette vision est-elle crédible au regard des éléments probants dont nous disposons concernant les limites écologiques ? Comment nous y prendre pour transformer cette vision en réalité ?

La réponse la plus habituelle à ces questions consiste à exprimer la prospérité en termes économiques et à recommander, pour l'atteindre, une croissance économique permanente. Quand les revenus s'élèvent, les choix s'élargissent, les vies sont plus confortables et la qualité de vie de celles et ceux qui bénéficient de cette hausse s'améliore. Voilà ce qu'en dit la pensée conventionnelle.

Cette formule est estampillée (presque littéralement) sous la forme de ce que les économistes appellent l'augmentation du produit intérieur brut (PIB) par habitant, c'est-à-dire le revenu national moyen par personne. Le PIB, au sens large, est une mesure du taux d'activité de l'économie ou, pour parler en termes plus précis, une mesure de la valeur monétaire des biens et services produits et consommés dans une nation ou une région donnée. La croissance économique est une réalité quand le PIB croît dans l'ensemble de l'économie – généralement à un « taux de croissance » donné⁴.

Il est utile d'indiquer qu'un PIB en augmentation ne donnera lieu à une augmentation des revenus (PIB par habitant) qu'à condition que l'économie croisse plus rapidement que la population. Si la population augmente, mais que le PIB reste constant, les niveaux de revenus baissent. Inversement, si le PIB augmente, mais que la population se stabilise (ou recule), les revenus augmentent d'autant plus vite. En général, le PIB doit croître au moins aussi rapidement que la population, ne fût-ce que pour conserver le niveau moyen des revenus de la population.

Comme nous le verrons plus loin, nous avons de bonnes raisons de nous demander si une mesure aussi rudimentaire que le PIB par habitant est réellement

apte à s'acquitter de la tâche qui consiste à exprimer la prospérité réelle. Disons pour l'instant que le PIB exprime de façon juste ce qui est communément admis. Au sens large, l'accroissement de la prospérité est considéré comme le synonyme, pour ainsi dire, de l'augmentation des revenus, laquelle est assurée dans la vision conventionnelle par une croissance économique permanente.

Là réside bien sûr une des raisons pour lesquelles la croissance du PIB a été l'objectif primordial de l'action politique, partout dans le monde, pendant le plus clair du siècle dernier. Et cette prescription continue clairement de relever d'une logique qui a de quoi séduire les pays les plus pauvres de la planète. Une approche sensée de la prospérité doit assurément s'attaquer à la situation critique des plus de trois milliards de personnes qui vivent toujours avec moins de cinq dollars américains par jour⁵.

Pour autant, cette logique vaut-elle vraiment dans les pays plus riches, où les besoins de subsistance sont largement satisfaits et où la prolifération des biens de consommation n'ajoute plus grand-chose au confort matériel ? Pourquoi avons-nous envie de plus, alors que nous avons déjà tellement ? Ne vaudrait-il pas mieux arrêter la quête permanente de la croissance dans les économies plus avancées, et se concentrer sur un partage plus équitable des ressources disponibles ?

Dans un monde disposant de ressources finies, contraint par des limites écologiques, toujours caractérisé par des « îlots de richesses » perdus au beau milieu « d'océans de pauvreté⁶ », est-il légitime que l'augmentation permanente des revenus des « déjà-riches » constitue le centre de gravité de nos espoirs et de nos attentes ? N'y aurait-il pas une autre voie conduisant vers une forme de prospérité plus durable, plus équitable ?

Nous reviendrons abondamment sur cette question et tenterons d'y répondre à partir d'un large éventail de perspectives différentes. Toutefois, prenons d'emblée la peine de préciser, comme le suggère le commentaire de Kenneth Boulding en tête de ce chapitre, que l'idée d'atteindre la prospérité sans la croissance relève de l'anathème le plus total pour la plupart des économistes. La croissance du PIB est à ce point considérée comme acquise que des volumes entiers lui ont été consacrés, que ce soit à ses fondements, aux conditions qui lui sont les plus propices et à ce qu'il convient de faire quand elle répond aux abonnés absents. Plus rares sont ceux qui ont écrit sur sa souhaitabilité première. Cela dit, la quête inlassable du « plus » qui se tapit dans la notion classique de prospérité peut se prévaloir de certaines bases intellectuelles.

Nous résumerons l'argumentaire comme suit. Le PIB tient le compte de la valeur économique des biens et services échangés sur le marché. Si nous dépensons toujours plus d'argent pour nous procurer toujours plus de produits, c'est parce que nous leur accordons une certaine valeur. Nous ne leur accorderions pas cette valeur s'ils n'amélioraient pas notre vie. Par conséquent, l'augmentation permanente du PIB par habitant doit forcément améliorer nos vies et accroître notre prospérité.

Table des matières

Remerciements	15
Préface à l'édition française de Patrick Viveret	19
Prologue de la deuxième édition	23
1 Les limites à la croissance	37
Quand prospérité et croissance se confondent	39
La confrontation avec les limites	42
La lutte pour l'existence	43
Un pari sur notre avenir	46
À court de planète	51
Au-delà des limites	54
2 La prospérité perdue	59
À la recherche de coupables	60
Le labyrinthe de la dette	63
L'ennemi intérieur	67
Une année sous le soleil keynésien	71
Voici venu le temps des vents contraires déflationnistes...	76
3 Redéfinir la prospérité	83
La mesure du progrès	86
Les guerres du bonheur	90
Capabilités d'épanouissement limitées	95
4 Le dilemme de la croissance	101
L'abondance matérielle	
comme condition de l'épanouissement	102
Revenu et droits élémentaires	106
Croissance du revenu et stabilité économique	113
5 Le mythe du découplage	119
Le découplage relatif en perspective historique	122
Le découplage absolu : perspective historique	123
L'arithmétique de la croissance	129
Choix austères	133

6	La « cage de fer » du consumérisme	139
	Les variétés du capitalisme	141
	Structures du capitalisme	143
	Logique sociale	148
	Nouveauté et angoisse	150
7	L'épanouissement – dans certaines limites	155
	Le paradoxe du matérialisme	158
	Une vie sans honte	159
	Un hédonisme alternatif	161
	Une révolution tranquille	162
	L'évolution de l'égoïsme	166
	Au-delà du gène égoïste	168
8	Les fondations pour l'économie de demain	175
	L'entreprise : un service	176
	Le travail : une participation	180
	L'investissement : un engagement	184
	L'argent : un bien social	187
	L'économie de demain	191
9	Vers une macroéconomie « post-croissance »	195
	« Notre décroissance n'est pas leur récession »	196
	L'« angélisation » de la croissance	198
	L'économie de demain sera-t-elle basée sur la croissance ?	200
	L'investissement durable encourage-t-il ou freine-t-il la croissance ?	201
	Les services sont-ils un « nouveau moteur de la croissance » ?	204
	La confrontation avec l'instabilité	208
	L'algèbre de l'inégalité	210
	Le crédit crée-t-il un impératif de croissance ?	212
	Le rôle stabilisateur du gouvernement	214
	Au-delà du dilemme de la croissance	215
10	L'état progressiste	219
	Contester la gouvernance	220
	La gouvernance des biens communs	223
	Le gouvernement : un dispositif au service de l'engagement	225
	La gouvernamentalité de la croissance	228
	Dépasser l'État en contradiction avec lui-même	230
	Politiques pour une société post-croissance	232
	<i>Établir les limites</i>	233
	<i>Contrer le consumérisme</i>	234
	<i>Lutter contre l'inégalité</i>	237
	<i>« Réparer l'économie »</i>	238
	Une gouvernance pour la prospérité	240

11 Une prospérité durable	243
La canopée sacrée	244
Au-delà de la « cage de fer »	248
Cendrillon viendra-t-elle au bal ?	250
La fin du capitalisme ?	253
Ce n'est pas une utopie	256
Références bibliographiques	259
Liste des figures	283
Index	285

Que peut signifier la prospérité dans un monde soumis à des limites environnementales et sociales ?

La publication de *Prospérité sans croissance* a marqué une étape cruciale dans le débat sur le développement durable.

Dans cette édition substantiellement revue et réécrite, Tim Jackson apporte la démonstration que **la mise en place d'une économie « post-croissance »** est une **tâche à la fois précise, définissable et chargée de sens**.

Sept ans après sa première publication, *Prospérité sans croissance* n'est plus un scénario radical chuchoté par quelques marginaux, mais une **vision incontournable du progrès social** dans le monde de l'après-crise. Donner une forme concrète à cette vision est la tâche la plus urgente de notre époque.

« Améliorer un classique n'est pas une sinécure, mais Tim Jackson y est parvenu. »

Herman Daly, auteur de *Steady-State Economics*

« Ce livre pourfend les vociférations intellectuelles avec clarté, courage... et espoir. »

Naomi Klein, auteur de *This Changes Everything : Capitalism vs. The Climate*

« Une critique réfléchie et judicieuse. »

Noam Chomsky, professeur émérite, MIT



Tim Jackson est professeur de Développement durable à l'Université de Surrey et directeur du « Centre for the Understanding of Sustainable Prosperity » (CUSP). Pendant sept ans, il a été Commissaire à l'économie de la Commission pour le développement durable du Royaume-Uni, une fonction dont la première édition de ce livre fut le couronnement. En 2016, Tim Jackson a été Hillary Laureate pour son leadership international exceptionnel. Outre ses travaux scientifiques, c'est également un scénariste primé, notamment pour ses nombreuses émissions de radio conçues pour la BBC.

ISBN 978-2-8073-0160-3



Prix TTC : 19,90 €

deboeck
SUPÉRIEUR

www.deboecksuperieur.com